

L'HEUREUSE JOURNÉE, *OU* LE TRIOMPHE DES BRAVES MARSEILLAIS.

Tandem aliquid, pulsâ curarum nube, ferenum.
vidi. *Ovid.*

A Marseille le Mercredi 29 *Juillet* 1789.

HONNEUR & gloire à la Cité de Marseille ! ames honnêtes, cœurs sensibles, braves Français, de quelle Ville & de quelle Province que vous soyez, apprennez les succès touchans du Patriotisme & de la bienfaisance : vous deviendrez les admirateurs & les amis constans des Marseillais. Encore pénétrés de l'horreur que vous ont inspirée des scènes affreuses, vous vous consolerez par la générosité de plusieurs de vos Concitoyens, de la perfidie, de la cruauté de quelques Tyrans. Ah ! ils échoueront toujours ! ils n'existeront pas ces infâmes ! tant qu'il y aura dans notre Nation des hommes qui ne méritent pas d'être asservis !

O Marſeille ! quel eſt donc le génie qui préſide à ta conſervation & à ta gloire ? La noble équité, la fermeté courageuſe de tes Habitans maintiennent l'harmonie juſqu'au milieu des tumultes effrayans. Pluſieurs fois l'indignation éclata dans ton enceinte pour humilier les coupables, qui te faiſoient gémir ſous le poids de l'injuſtice & de la fraude. Pluſieurs fois, ton peuple profondément bleſſé par les traits des méchans, s'éleva contr'eux ; il les déſigna tous ; il voulut les attaquer ; il laiſſa dans leurs maiſons des marques de proſcription ; mais jamais le ſang ne coula dans tes rues ; jamais le trouble ne ſe répandit dans le ſein de tes familles ; jamais l'activité de ton induſtrie & de ton commerce ne fut rallentie. O Marſeille ! il ſemble que ton ciel pur & ſerein te préſerve toujours de ces crimes, néceſſités par de fâcheuſes circonſtances ; de ces violences qui affligent le Prince, & qui troublent l'ordre public ! Faut-il donc s'étonner qu'au lieu de donner naiſſance à de nouveaux malheurs, tu fourniſſes des exemples de paix, de patriotiſme & de bienfaiſance ? Cependant, tu ne ſaurois partager ces éloges entre tous tes Habitans. L'infaillible opinion compte encore dans ton ſein, des lâches Sectateurs de la tyrannie. Ils ſont tranquilles ; mais leur mérite eſt la crainte & le déguiſement. La portion d'éloges qui ne les regarde pas, ſera donc réſervée à d'autres, & redoublée à cauſe de leur ſageſſe.

La reconnoiſſance le proclame ce véritable père de la Patrie, que nous reçûmes ſans crainte, lorſqu'il s'avança, ſuivi des plus terribles forces. Il ſembloit que nous connoiſſions déjà que ſon cœur dédaignoit l'appareil redoutable dont il étoit environné. Nous l'avons vu, parmi nous, diſcerner habilement la fidélité des Sujets, les intérêts des différens ordres, les véritables maux du Peuple, les effets involontaires de l'émotion, les droits de

la Cité. Nous l'avons vu concilier d'une manière intègre des prétentions oppofées, & fe conferver toujours fidèle au Prince, le garant des Chefs, le foutien du Peuple, & l'ami de tous.

Que de contradictions font parvenues jufqu'à fon cœur! elles l'ont affligé fans l'irriter. La douceur & la paix ont raffermi fon autorité, établi la fubordination; ah! fi les fuccès de fa miffion dépendent de notre confiance, ils feront des plus mémorables. La poftérité dira que Marfeille méritoit un *Caraman*; mais que ce nouveau *Germanicus* mérita l'amour & l'hommage des Marfeillais.

La conftermation étoit parvenue jufqu'ici. On fe retraçoit encore les circonftances de cette déteftable conjuration, que l'avarice & la cruauté concertèrent. Le patriotifme provoqué à la vengeance, fe peignoit fur le vifage de chacun. Il fembloit chercher partout des coupables à immoler. L'inftant qui nous annonça la difperfion des traîtres, l'exil de leurs chefs, les victoires des Parifiens, la douleur du meilleur des Rois, cet inftant fufpendit parmi nous les effets du défefpoir. L'énergie reparut fous d'autres formes que celles de l'alarme & de la fédition. On voulut alors, comme dans la Capitale, fe réunir d'avis & de confeil, pour établir un ordre propre aux circonftances. Quelques règlemens pour la Troupe Citoyenne, de nouvelles formes pour le Confeil Municipal, la demande de l'éloignement des Troupes Royales; tels furent les réfultats d'une affemblée d'environ dix mille Citoyens. L'accord des fuffrages y fut remarquable, la députation au Commandant, refpectueufe; celle qui porta les motions au Confeil des trois Ordres affemblé le même jour, 24 Juillet, fut décente : tout fut à-peu-près, au gré des dix mille Votans.

Ces légers fuccès n'enhardirent pas l'anarchie. Ils parurent, au contraire, infpirer des projets plus fages & plus humains. L'opinion étoit affurée du

changement de la Conſtitution; elle étoit ſatisfaite de ce que de violentes ſecouſſes en avoient démontré la neceſſité. Elle n'ignoroit pas que mêmes ceux, qui avoient employé la rigueur pour éteindre les précédentes émeutes, étoient des partiſans ſecrets de l'Ariſtocratie détruite. Il y avoit donc des délits, qui n'étoient plus du reſſort d'une Compagnie ſuſpectée: ce préjugé étoit bien fondé, puiſque ce Tribunal Souverain annonça, une ſuſpenſion de procédure juſqu'à l'amniſtie générale. En attendant, de malheureuſes victimes gémiſſoient ſous leurs fers. Des crimes preſque inévitables dans des révoltes populaires leur étoient imputés; crimes pardonnables, ſi les Ariſtocrates n'étoient ſoumis plutôt aux formes qu'à la juſtice.

Le ſalut & la liberté de ces infortunés paroiſſoient aſſurés. Mais le patriotiſmé outragé, dédaigne des bienfaits involontaires, & des graces forcément accordées. Il ne voulut devoir qu'au courage, & à la généroſité, le ſuccès de ſes deſſeins. Dès ce moment, il falloit être Citoyen de Marſeille, pour courir, ou pour applaudir à la délivrance des priſonniers gardés à Aix pour crime d'attroupement, émeutes, ſéditions &c. Leur nombre étoit conſidérable; leur fautes déjà pardonnées par l'opinion; & quoiqu'ils ne fuſſent point Marſeillais, ils étoient Français-Provençaux.

Dès le 27 Juillet, une convocation formidable répand l'allarme. Le bruit, d'une deſcente à Aix, vole de bouche en bouche. On en fixe déjà les circonſtances tragiques. La terreur multiplie les ravages. On compte les proſcrits, que des Citoyens; depuis long-tems ulcérés, vont immoler. Il eſt nuit. La menaçante cohorte aſſiége l'Hôtel-de-Ville, interrompt le Conſeil, ſe répand dans les ſalles. Elle court aux armes. On ne veut, on ne demande que des armes. Il n'eſt plus poſſible de ramener à d'autres deſſeins ce Peuple, qui proteſte cependant de

borner ses prétentions à un acte d'humanité. Déjà de vieux mousquets rouillés déposés, depuis long-tems, dans les Galetas, sont distribués. Les munitions de guerre manquent, n'importe ; nos voyageurs s'en pourvoiront dans le magasin, qui est sur la route. Les Emissaires du vigilant Commandant, voudroient bien détourner cette démarche effrayante : ils ne sont pas écoutés. Il n'a été permis qu'à un seul de marcher avec eux. Des cris aigus & perçans, la musique & le son des tambours, l'obscurité de la nuit, l'éclat brisé des torches & du fer rouillé, ajoutent quelque chose d'affreux au spectacle d'une expédition inouïe. Il est bientôt minuit : on est parti.

Il faudroit un autre Xénophon pour prouver que la retraite des dix mille Grecs pouvoit être plus étonnante ; mais non pas mieux ordonnée. L'Armée Marseillaise n'avoit pas un espace immense à franchir, de longues fatigues à supporter ; mais en apparence, sans Chef & sans discipline, elle pouvoit être victime du désordre, & de l'anarchie. Si elle se fût livrée aux impressions du ressentiment, elle eût été forcée de lutter contre les Troupes Royales, rangées en bataille. Dans le tumulte qu'elle eût occasionné à Aix, les Citoyens l'auroient regardée comme un assemblage de personnes que la violence pouvoit déterminer au pillage. On sait alors que le carnage, dont l'enceinte d'une Ville est le théâtre, devient plus affreux & plus général. Comment sa retraite eût été disposée, si elle avoit cru laisser un esprit de haine & d'inimitié ? ou plutôt n'eût-elle pas attiré de Marseille un nouveau renfort, qui auroit augmenté la désolation. Faisons succéder à ces tristes conjectures, de plus agréables détails.

L'amour du bien public avoit conduit au milieu de cette Armée, un homme que son zèle a, depuis quelque tems, rendu l'ami du Peuple. Il voulut partager le mérite & la peine des Citoyens bienfaisans, & courir les mêmes dangers. Ce qui intéressoit davantage son âme droite & sensible, c'étoit de tourner aux avanta-

ges de la modération & de la concorde la juſte confiance qu'on lui accordoit. Il vouloit être ainſi récompenſé des amertumes que lui ont cauſé des ennemis connus, jaloux de ce qu'il ſacrifioit les intérêts de ſon Ordre, de ſa naiſſance & de ſon état, à la défenſe des droits & des réclamations du plus grand nombre des Sujets & des Citoyens. De plus, Miniſtre de la Religion & de la paix, les devoirs de ſon caractère juſtifioient la ſageſſe de ſes intentions. Il ne pouvoit mieux arrêter les excès de patriotiſme, qu'en s'arrogeant le commandement de l'expédition & de l'attaque. Il ſavoit, tour-à-tour, ranimer le courage, diſſiper les craintes, rallier les détachemens, maintenir l'harmonie au milieu de la confuſion. Auſſi l'arrivée fut, tout-à la-fois, paiſible & triomphante. Le traité étant conclu, ſans effuſion de ſang, ſans hoſtilité, on remit au pouvoir des braves Marſeillais, environ ſoixante & douze priſonniers, de tout âge & de tout ſexe; & de plus, pour ne laiſſer aucun moyen de les pourſuivre, ils obtinrent prudemment tous les ſacs de leur procédure. C'étoit-là un des plus précieux objèts du butin. Le triomphe fut décerné à nos Vainqueurs, dans la ville d'Aix même. Les habitans célébroient déjà le généreux patriotiſme de notre Armée, par des cris de joie & d'allégreſſe. Ils dreſſèrent partout des tables, les couvrirent de mets & de rafraîchiſſemens. Les adieux des uns furent de tendres embraſſemens, & de promeſſes d'aſſiſtance & de fidélité; les autres accompagnèrent les Marſeillais vainqueurs, le même jour de leur arrivée.

O l'heureuſe journée qui vit tant de préparatifs effrayans, d'hoſtilités menaçantes, n'être concertées que pour tirer des fers, des Infortunés que la crainte des ſupplices, l'horreur de leur ſéjour, l'abandon de leur ſervitude n'avoient que trop puni de leur imprudence! ce butin précieux, arraché à l'impitoyable rigueur devoit orner le triomphe des Marſeillais. Leur entrée dans la Ville, offrit un ſpectacle tel que

l'hiſtoire n'en fournit pas de plus pompeux, ni de plus touchant. La Troupe citoyenne ſous les armes, en uniforme, attendoit à quelques milles de la Ville, le patriotique Convoi. Elle le reçoit avec des acclamations de reconnoiſſance & d'admiration. Elle le ſuit au ſon d'une éclatante muſique. Rien n'approche des vives ſenſations morales qu'inſpiroient l'ordre & l'appareil de la marche. Une armée victorieuſe traîne des vaincus & des captifs ; celle-ci eſcortoit des malheureux mis en liberté. La première porte avec ſoi, de triſtes marques de la fureur ennemie ; mais celle-ci n'avoit rien perdu de ſa fraîcheur ni de ſon luſtre. L'une défile ſouvent devant le Général, qui, ſeul, a le front ceint de lauriers ; l'autre, avoit partagé à tous, la palme de la victoire ; & la couronne civique. Le Général-Prêtre n'avoit de plus, qu'un arc de triomphe devant ſon carroſſe. L'uniformité des armes, des habits, des drapeaux, préſente dans celle-là, toute la rigueur de la diſcipline, & l'autorité toujours égale d'un Chef terrible ; dans l'armée Marſeillaiſe, des fuſils, des arquebuſes, des hallebardes, des épées, des ſabres, des drapeaux, diverſement barriolés, des coſtumes variés, des Salves de Mouſquetairies irréguliérement répétées, atteſtoient qu'il y avoit tout autant de volontés libres, que d'individus. Le Patriotiſme ſeul les rendoit conformes les uns aux autres. Auſſi, chaque Soldat Citoyen portoit, en ſigne d'attendriſſement & de reconnoiſſance, un nœud de rubans blancs, rouges & bleus, attaché au chapeau. Il eût été ſi étrange de ne pas ſe parer de cette marque, qu'on vit, dès ce jour, Moines, Religieux, Prêtres, enfans, femmes, Juifs, Grecs, tous décorés de la cocarde. C'étoit peu de s'attendrir, & d'applaudir, en ſigne de joie, aux malheureux traînés ſur des chariots : ils n'avoient qu'à préſenter la main, on la rempliſſoit d'aumônes.

La marche ſe termina devant l'hôtel du bien aimé Commandant. Auroit-on craint de venir comme pour

771

lui rendre compte de l'expédition, puisqu'on n'avoit pas dépassé les projets médités, ni renchéri sur la promesse de ne délivrer que les prisonniers? (1)

Braves Marseillais, il ne manque plus rien à votre gloire! l'admiration de tous les hommes ne sera pas le seul fruit de votre générosité; on y joindra encore l'amour & la reconnoissance, dignes d'un Peuple doux & humain. Tandis que les fréquents récits des scènes sanglantes viendront frapper vos oreilles, ils ne pourront vous inspirer des mœurs dures & sévères. Vous vous acheminerez alors au rétablissement de vos droits, à la régénération de votre administration, à la solidité de votre crédit, au bonheur & à la paix de tous Concitoyens. Un monument éternel sera gravé dans le cœur de tous les hommes. Ils diront tous: Marseille est la ville la plus fidelle à son Roi; son Peuple est le plus libre de tous; sa générosité sait faire des heureux, jusques dans des tems de malheur & de conjuration.

Terra velim proprior, nullique obnoxia bello.
Detur. Erit nostris pars bona dempta malis. *Ovid.*

---

(1) Il étoit juste que le sage Conducteur (1) de nos Marseillois, reçût de la patrie & de ses Concitoyens, le tribut de reconnoissance qu'il avoit acquis. Le lendemain de son arrivée fut comme une fête qu'on lui dédia. Que de couronnes civiques lui ont été décernées! Combien d'expressions d'actions de grace ont dû pénétrer son cœur! Ces éloges ne sont point suspects: Les suffrages de tous ceux qui aiment l'ordre, lui ont été solemnellement consacrés & déférés. Depuis les malheureux, dont il a protégé la délivrance jusqu'aux chefs, dont il a satisfait le vœu. L'appareil populaire; au milieu duquel, nous l'avons vu entraîner, malgré lui, pour y recevoir les honneurs & les témoignages de la reconnoissance publique, est bien plus digne de la sensibilité de son ame, que les distinctions qui lui sont moins chères que le bonheur du Peuple.

(1) M. l'Abbè de Beausset. Chanoine & Comte de St. Victor.

F I N.